

Lacan Quotidien



N° 879 – Samedi 11 avril 2020 – 11 h 58 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Huis clos

EN AVANT

La parole, c'est la vie ! par Caroline Doucet

Le jour d'après par Guilaine Guilaumé

La possibilité du fléau par Jean-Pierre Deffieux



La parole, c'est la vie !

par Caroline Doucet

La question de « la vie » revêt une dimension nouvelle dans ce moment de pandémie sans précédent qui frappe le monde entier et chacun d'entre nous. En effet, le « problème du vivant » (1) traverse toutes les sciences de l'homme avec des incidences éthiques et politiques majeures. C'est donc à « la reprise de la question métaphysique de "la vie", dans sa tension même avec celle du vivant » (2) que nous invite le moment actuel, à l'instar de Georges Politzer dont la critique de Bergson avait mis la philosophie du XX^e siècle au « défi » (3) d'étudier la notion.

La menace épidémique actuelle et le confinement ne sont pas sans faire écho à la parole fantasmatique qui avait fait pour moi de la vie une menace, à l'origine d'une discrétion malade et d'une anorexie quant à la parole. Avec l'analyse et l'interlocution qu'elle provoque, le sujet n'est plus interdit face à la jouissance. La parole devient alors objet d'échange et de vitalité.

La vie ne meurt pas

Pour Lacan, « il n'y a rien de plus réel que la vie » (4). Dans sa dimension de réel, la vie n'a rien à faire avec la mort, elle s'inscrit hors du binaire vie/mort et surclasse la distinction entre la vie et la mort. Elle n'est pas l'antinomie de la mort à laquelle nous conduisent nos représentations imaginaires. Comme réel, la vie n'a pas de sens, elle est impensable et comporte une dimension d'étrangeté. Nous ne savons pas grand chose de la vie ; la façon dont la molécule d'ADN a pris son départ demeure un mystère, ce qui fait de la vie quelque chose « d'impossible à imaginer » (5), si ce n'est sous la forme d'un nœud dont il n'y a pas d'image dans la nature même. Lacan va jusqu'à établir un lien entre ce réel et, se prend-il à rêver, « un certain type de refoulement, d'*Urverdrängt* » (6), ce qui pourrait être un *trou au centre du réel* (7).

La vie est un parasite ; elle prolifère, autonome, aux dépens des êtres supports. Ainsi le SARS-CoV-2, « forme de vie la plus élémentaire que nous connaissons » (8), se propage en dépit des dégâts mortels occasionnés. La vie du virus se perpétue immanquablement chez l'humain devenu son hôte, avec la même indifférence que les rats – plus précisément les puces – qui « se fichent complètement » (9) de transmettre le bacille de la peste, note Didier Sicard (rappelons qu'il a fallu la découverte de Yersin pour faire de la peste « une maladie du passé » et qu'elle est néanmoins toujours présente dans certaines contrées). C'est pourquoi il s'agit d'amplifier les recherches sur les formes de coronavirus, indique-t-il, et en particulier sur la capacité des chauves-souris à héberger des coronavirus – on en dénombre une trentaine – qui ne manqueront pas à l'avenir de se développer. Même si le Covid se transmet et se réplique selon des lois très précises (10), « la nature est non linéaire » (11) et désordonnée, produisant l'idée désagréable que, malgré nos équipements et les techniques modernes, « cette fois les règles du jeu sont différentes de tout ce à quoi nous avons été habitués jusqu'ici [...] au point d'affirmer que, pour l'heure, ce jeu ne connaît plus de règles » (12). Conséquence du réel instable : la situation décrite aujourd'hui sera différente demain. Pas de signe d'épuisement ou de mort du SARS-Co V2 ! Il demeure – pour l'instant – imprévisible quant à ses développements symptomatiques et ses traitements, quant à ses risques de mutation, faisant trou dans le savoir sur la vie.

Le concret de l'existence

C'est selon la logique de l'inconscient que l'être parlant traite les événements qu'il rencontre. À cet égard, la pratique du confinement fait surgir une interrogation qui porte moins sur sa légitimité que sur la mise en jeu de la subjectivité et de la jouissance des corps parlants. En effet, la pratique du confinement émane de la médecine des Lumières : le corps est devenu « une richesse » ; renforçant une communauté, il est le signe d'une puissance locale et nationale (13) qu'il convient de protéger (même si la société marchande a mis au premier plan un tout autre traitement du corps). Au-delà, cette mesure détache chacun de ce à quoi il ne veut pas penser, de ce qui procède de la débilité mentale, soit de l'inconscient. Dans son dernier enseignement, Lacan « met l'inconscient au niveau du mental, au niveau de la débilité qui affecte ce mental » (14), écrit Jacques-Alain Miller. La débilité mentale, précise-t-il, souligne que l'être n'est pas en rapport avec le réel (15) – occupé, dans le confinement présent quant au risque épidémique, à ne rien vouloir en savoir.

Freud a montré que la névrose se caractérise de stratégies qui visent à rendre non advenu un événement et à l'isoler. Ces modalités névrotiques permettent d'« intercaler une pause dans laquelle plus rien ne peut se produire, aucune perception n'est effectuée et aucune action exécutée » (16). Ce procédé typique de la névrose de contrainte est également possible dans l'hystérie où il s'agit « de faire succomber à l'amnésie une impression traumatique » (17). L'effet de ce mécanisme d'isolation qui consiste à dépouiller une expérience vécue de l'affect et des associations d'idées est « le même, précise Freud, que dans le refoulement avec amnésie ». Ainsi, ces techniques du moi mettent à l'écart ce qui ne convient pas et perturbe le cours de la vie.

Face à l'inéluctable caractérisé par un risque majeur de transmission virale, le confinement a participé de la levée du refoulement permettant d'obtenir, comme a pu l'écrire Philippe Lançon dans d'autres circonstances, « un décollement de conscience » (18), c'est-à-dire que le moi « renonce temporairement à cette fonction [le refoulement] par ailleurs tout à fait justifiée » (19). Temporairement seulement ! En effet, si le choc avec le réel peut – dans certains cas – réveiller le sujet d'un sommeil de conscience et lui permettre de se protéger d'une situation de danger réelle, il est aussi indispensable de faire « retour au réel pour permettre la survie mentale » (20). Le refoulement est une protection nécessaire face à l'impossible à supporter que sont la mort – analogon de la castration, disait Freud – et *la vie*. Le langage est l'outil de défense par excellence, qu'illustre la multiplication des théories explicatives de la pandémie et celles du déconfinement, déjà présentes alors que l'épidémie n'a pas encore atteint son pic ni son taux d'immunisation dans la population. Cela se traduit aussi par une force inventive qui se révèle chez bon nombre de personnes à l'occasion de cette actualité.

Péripéties de la vie et confinement des jouissances

Pour la psychanalyse, la jouissance, c'est la vie. Dans son Séminaire *Encore*, Lacan propose « ce qui pourrait passer pour le concept analytique de la vie » (21). Lacan définit la vie par la jouissance : « Nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci qu'un corps, cela se jouit » (22). La vie intéresse la psychanalyse « dans sa connexion avec la jouissance » (23), c'est-à-dire *via* ce qui la supporte, le corps vivant. Qu'est-ce qui fait qu'un corps est vivant ? La jouissance est impensable sans l'entrée en jeu des signifiants : les mots insufflent la vie au corps, ils nous portent et produisent des effets de jouissance, des effets de symptôme. Les symptômes témoignent donc que des événements de discours ont laissé des traces dans le corps, c'est l'événement de corps (24), l'événement de jouissance, donc un événement de vie. Les formes qu'il prend, traces des péripiéties de la jouissance, témoignent des rencontres contingentes entre les mots et le corps. À chacun sa façon singulière de jouir de la vie.

Le confinement met en lumière le support concret de nos existences – notre corps, nos proches, un emploi, des relations humaines vitales – et les modes de satisfactions pulsionnelles du quotidien qui sont constitués de nos histoires et nous rattachent à la vie. Nous sommes des êtres sociaux, pris dans une dépendance à l'Autre et aux autres. Selon Freud, « le contact corporel est le premier but de l'investissement d'objet, aussi bien agressif que tendre » (25). Ainsi, le sujet aspire à l'union avec l'objet aimé ou désiré comme avec la personne haïe (la bagarre, le coup de poing). Poussé à la rencontre de corps, le sujet rencontre très tôt l'interdit social qui en définit les limites. En confinement, la suppression des contacts ou des points d'appui extérieurs replie le sujet sur sa jouissance. En effet, le symptôme, parce qu'il relève du *ne cesse pas de s'écrire*, insiste, perdure, et ce, en dépit des réalités du confinement. Le sujet est aujourd'hui privé – sauf solutions alternatives – des rencontres et échanges nécessaires au décloisonnement de sa pensée et au déconfinement de la jouissance ; il est donc freiné sur le chemin de son désir.

Comme le pointe Lacan, « la vie [...] se structure d'un nœud » (26) entre le corps, *lalangue* et les mots. Le réel de la psychanalyse n'est pas le réel de la science. Il n'y a d'ailleurs pas de concurrence des réels, pas plus que de complétude des savoirs, puisque la représentation unifiée du *parlêtre* s'avère impossible. Face aux impossibles et à l'indifférence du réel, des pratiques se distinguent, celle des soignants attachés à repousser l'injustice de la maladie, celle des hommes de sciences occupés à déchiffrer le virus, celle des analystes en mesure de recevoir – ou d'entendre – les personnes aux prises avec leur réel singulier. La psychanalyse s'intéresse à la vie, non telle une philosophie existentialiste, phénoménologique ou substantialiste, mais à partir du « se jouit », c'est-à-dire de ce qui se situe dans le champ de la jouissance, de ses excès, auquel on n'accède que par la parole. Seule la parole permet de sortir du huit clos de la jouissance. Par temps de confinement, la parole et le lien qu'elle instaure, c'est la vie !



-
1. Worms F., « Le nouveau problème du vivant et la philosophie française contemporaine », *Cités*, 2013/4, n°56, Paris, PUF, p. 122.
 2. *Ibid.*, p. 125.
 3. Worms F., « Le défi de Politzer. Problèmes et tâches d'une philosophie critique de la vie, au XXe siècle et au-delà », in Bianco G. (s/ dir.), *Georges Politzer. Le concret et sa signification*, Paris, Hermann, 2016, p. 112.
 4. Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 30.
 5. *Ibid.*
 6. *Ibid.*, p. 31.
 7. Cf. Lacan J., « Le phénomène lacanien » (1974), *Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, 2011, p. 30.
 8. Giordano P., *Contagion*, Paris, Seuil, 2020, p. 11.
 9. Sicard D., « Il est urgent d'enquêter sur l'origine animale de l'épidémie de Covid-19 », *France culture*, 27 mars 2020.
 10. Cf. Bassols M., « La loi de la nature et le réel sans loi », [Lacan Quotidien, n° 875](#), 22 mars 2020.
 11. Giordano P., *Contagion, op. cit.*, p. 16.
 12. Grossman D., « Questions pour temps d'épidémie », *Libération*, 24 mars 2020.
 13. Vigarello G. (s/Dir.), *Histoire du corps*, t. I, Paris, Seuil, 2005, p. 370.
 14. Miller J.-A., « Le dernier enseignement de Lacan », *La Cause Freudienne*, n° 51, 2002, p. 7-32.
 15. *Ibid.*, p. 18
 16. Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1993, p. 36.
 17. *Ibid.*
 18. Lançon P., *Le lambeau*, Paris, Folio, 2019, p. 509.
 19. Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse, op. cit.*, p. 36.
 20. Sicard D., Préface, in Doucet C., *Le psychologue en service de médecine*, Paris, Masson, 2011.
 21. Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 8.
 22. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.
 23. Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.* .
 24. Cf. *ibid.*, p. 44.
 25. Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse, op. cit.*, p. 37.
 26. Lacan J., « La troisième », *op. cit.*, p. 31.
-



Le jour d'après

par **Guilaine Guilaumé**

Ah, le jour d'après ! – celui que l'on conjugue au futur, craint autant que rêvé. Tout le monde en parle, tout le monde le jure, les citoyens confinés comme les représentants de notre démocratie : il y aura un avant et un après, on ne pourra pas faire comme si rien ne s'était passé, on tirera des leçons de cette crise sanitaire.

Nous le clamons et le réclamons : après, ce sera l'humain contre les chiffres, la santé contre les lobbies, voire la planète contre les petites jouissances individuelles. Pendant ce temps confiné, que d'aucuns disent suspendu, sommes-nous en train de dormir, de rêver sans conséquence au monde d'après, meilleur, idéal ? Réveillons-nous un tant soit peu. Le temps n'est en aucune façon suspendu, il continue son œuvre, son œuvre de vie et de mort sur les corps et sur la terre que nous habitons. Il « n'a point de rive » (1), ainsi que le chante le poème lamartinien.

Dans son « Journal de confinement » (2), Wajdi Mouawad exprime sa crainte : « ne sommes-nous pas tout simplement en train d'attendre, confinés dans nos maisons, que les choses redeviennent ce qu'elles étaient ? » Autre inquiétude, celle de la poétesse Cécile Coulon dans son texte « Rester ainsi » : « J'ai peur d'une chose stupide : je crains qu'une fois l'épidémie passée une partie de moi-même souhaite rester ainsi [...] J'ai peur qu'une partie de moi-même cesse, à jamais, de vouloir se rapprocher [...]. Suis-je seule à craindre l'immunité progressive de l'existence ? » (3) Nicolas Hulot, pour sa part, assure que nous vivons là « un passage de cap pour l'humanité » : « Il est de notre responsabilité collective de faire basculer le monde du côté de la solidarité, de la soutenabilité, de la réduction des inégalités, en deux mots vers un monde vivable et désirable » (4).

Un monde désirable

Lacan nous a appris à reconnaître « dans le désir le caractère paradoxal, déviant, erratique, excentré, voire scandaleux, par où il se distingue du besoin » (5). Entre le monde que nous disons vouloir et le monde que nous désirons, il peut y avoir... un monde ! L'homme ne travaille pas toujours pour son bien, loin s'en faut.

Des parlementaires viennent de lancer une consultation, sur une plate-forme internet (6), sous le titre *Le Jour d'Après* : « Au lendemain de cette crise sanitaire [...], nous aurons [...] à mener un [...] combat : la lutte pour le climat, la biodiversité et la justice sociale. » Appelons Lacan et le discours analytique à la rescousse dans ce moment où nous tentons d'imaginer le jour d'après, ce jour qui n'existera pas, car il n'y aura pas de « grand matin ». Nous ne nous réveillerons pas un matin, enfiévrés de tous nos idéaux, pour constater que tout a changé.

Questions kantienne

C'est dans « *Télévision* », à Jacques-Alain Miller qui l'interroge, que Lacan trouve « à redire » aux questions kantienne : *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?*

Lacan indique que, pour le discours analytique, la première de ces questions est incongrue : « Mon discours n'admet pas la question de ce qu'on peut savoir, puisqu'il part de le supposer comme sujet de l'inconscient. » (7) En guise de *manuductio*, J.-A. Miller indique : « Je le savais déjà... ». En effet, nous le savions tous, déjà, que nous allions dans le mur. Mais il se trouve qu'à ce savoir déjà là s'oppose une des passions humaines soulignées par Lacan, celle de l'ignorance et du « je n'en veux rien savoir ».

À la deuxième question, Lacan répond : « Je ne peux que reprendre la question comme tout le monde à me la poser pour moi. Et la réponse est simple. C'est ce que je fais, de ma pratique tirer l'éthique du Bien-dire, que j'ai déjà accentuée ». J.-A. Miller indique en marge : « Ne demande "que faire ?" que celui dont le désir s'éteint. » Une éthique du Bien-dire, donc, qui s'oppose à la lâcheté morale de la déploration et de la tristesse.

Enfin, à la dernière question, Lacan répond sans ambages : « espérez ce qu'il vous plaira. Sachez seulement que j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener les gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide tout simplement. » Puis, il ajoute : « Pour que la question de Kant ait un sens, je la transformerai en : d'où vous espérez ? » Espoir dans la psychanalyse pour savoir quelque chose du destin que nous fait l'inconscient.

En ce qui concerne les lendemains qui ne chanteront pas, J.-A. Miller est, dans la suite de Lacan, un guide précieux. Dans « *L'acte entre intention et conséquence* » issu de son Séminaire de politique lacanienne, il éclaire l'acte qui n'est pas ce dont les suites dépendent, non pas l'acte chargé de bonnes intentions, mais l'acte en tant que dépendant des suites qui lui seront données : « [Lacan] inscrit l'acte, le statut même de l'acte, dans la suite, la série d'une chaîne signifiante [...]. L'acte vrai ne se juge pas à son origine, à ses conditions de production. Il faut attendre pour savoir si c'en était un. » (8)

Des intentions, dont l'enfer est pavé, nous en aurons à revendre jusqu'à la fin du confinement et encore au-delà – et la morale, et les bons sentiments pour continuer de dormir et de rêver.

L'éthique des conséquences, quant à elle, n'est pas « une éthique de célibataire » (9). Elle suppose de prendre l'Autre en compte. J.-A. Miller l'indique : « Dès lors qu'il y a l'inconscient, on ne peut être qu'hégélien sur ce point, on ne peut précisément que référer l'acte à ses suites, à la métonymie de la chaîne signifiante, à l'Autre » (10). Et il avance une analogie avec le mot d'esprit : « le Witz ne vaut tout de même que par l'accueil de l'Autre ».

Le Covid 19 n'est pas un Witz, même s'il conduit les êtres parlants à en produire de très nombreux. Il n'est pas un acte non plus. Il est un réel venu nous saisir, nous surprendre, nous réveiller peut-être, nous inviter à cesser de prendre nos désirs pour des réalités. Mais ça, nous ne le saurons que plus tard.



-
1. « Le lac » d'Alphonse de Lamartine
 2. Mouawad W., « Journal de confinement », site du Théâtre de la Colline, 3 avril
 3. Coulon C., « Rester ainsi », sur sa page Facebook.
 4. Hulot N. cité par « Coronavirus : les députés rejettent un amendement qui devait préparer un après-crise plus durable », novethic.fr , 23 mars 2020.
 5. Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 690.
 6. à retrouver [ici](#).
 7. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 536 & sq.
 8. Miller J.-A., « L'acte entre intention et conséquence », *La Cause freudienne*, n° 42, mai 1999, p. 10.
 9. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 541.
 10. Miller J.-A., « L'acte entre intention et conséquence », *op. cit.*
-



La possibilité du fléau

par Jean-Pierre Deffieux

Ce qui nous est tombé sur la tête était impossible à prévoir. Cela valait bien tous les scénarios cinématographiques des films d'horreur les plus durs. La presse ne nous épargne rien. Elle nous dit les souffrances des soignants et des malades, les décès qui ne cessent de se multiplier. Le covid est partout, à la porte de chacun d'entre nous dans le monde. Nous n'avons pas de traitement efficace pour le traiter, pas encore de vaccin. Mais nous avons des moyens de nous protéger, de tenir la distance à condition d'une discipline intransigeante et sans relâche.

Cependant la population, en part non négligeable, réfute ce réel, ce drame humain. Elle ne veut pas le savoir. Nous le constatons tous les jours, autour de nous et au travers des multiples informations parachutées.

- « Début mars, Boris Johnson s'était vanté de continuer à “serrer la main à tout le monde”, y compris dans un hôpital où se trouvaient des patients victimes du nouveau coronavirus. » (1) Le premier ministre britannique, depuis contaminé et qui a présenté une fièvre importante pendant une dizaine de jours, s'est vu hospitalisé en service de réanimation. Et combien d'autres hommes politiques se sont conduits ainsi, un ministre de la santé en particulier !

- Dans notre région d'Aquitaine, moins touchée par le virus que d'autres – il est vrai –, dès qu'il a été question d'un déconfinement à venir, les réunions diverses, les diners, les apéros, les festivités ont été relancés sans tarder.

- À la clinique dans laquelle nous intervenons, une soignante arrive un matin toussotant et avec fébricule, emmitouflée dans une grande écharpe. Je l'interroge et aussitôt elle me répond : « C'est ma trachéite, je suis habituée. » Je dois insister pour qu'elle accepte de repartir chez elle en confinement et de se faire tester au plus vite.

- Un médecin généraliste considère qu'à moins de 38°5, ce n'est pas de la fièvre. Or on sait que des fébricules et/ou une fatigue et/ou une toux même modeste doivent aussitôt attirer l'attention.

J'arrête là les exemples, j'en aurai des dizaines, voire des centaines.

Nous devons savoir, plus que jamais, que le réel est l'impossible à supporter. Je me rends compte encore mieux aujourd'hui à quel point le psychanalyste sait cela.

Devant l'impossible à supporter du réel face à cette pandémie, on constate essentiellement trois modes de réponse : le refus, le déni et le délire (la punition de Dieu). C'est très freudien, le refus de la castration pour le névrosé, le déni pour la perversion et le délire pour la psychose – il ne s'agit bien sûr pas ici de vouloir faire une classification structurale.

Mais ne pas reculer devant l'impossible du réel, c'est pouvoir trouver des moyens de s'en défendre et c'est une réaction bien différente. Il y a toutes les raisons d'être pessimiste, ce qui est une bonne façon de se défendre contre ce drame humain avec les moyens qui nous sont possibles.

Lire ou relire Camus est souhaitable en ces temps. Je terminerai ce texte avec une longue citation entrecoupée de *La peste* : « Les fléaux, en effet, sont une chose commune, mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête. [...] Quand une guerre éclate, les gens disent : "Ça ne durera pas, c'est trop bête." [...] Nos concitoyens à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes : ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel [...]. Nos concitoyens [...] pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles » (2).



1 : « Johnson atteint par le coronavirus, le Royaume-Uni se prépare à une vague de malades », *Le Point* avec AFP, 27 mars 2020, à retrouver ici https://www.lepoint.fr/monde/boris-johnson-positif-au-coronavirus-et-confine-a-downing-street-27-03-2020-2369046_24.php#

2 : Camus A., *La peste*, Barcelone, Belin-Gallimard, p. 40-41.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)